La littérature de jeunesse dans les pays arabes : perspectives historiques et enjeux actuels

L'édition arabe depuis l'invention de l'imprimerie

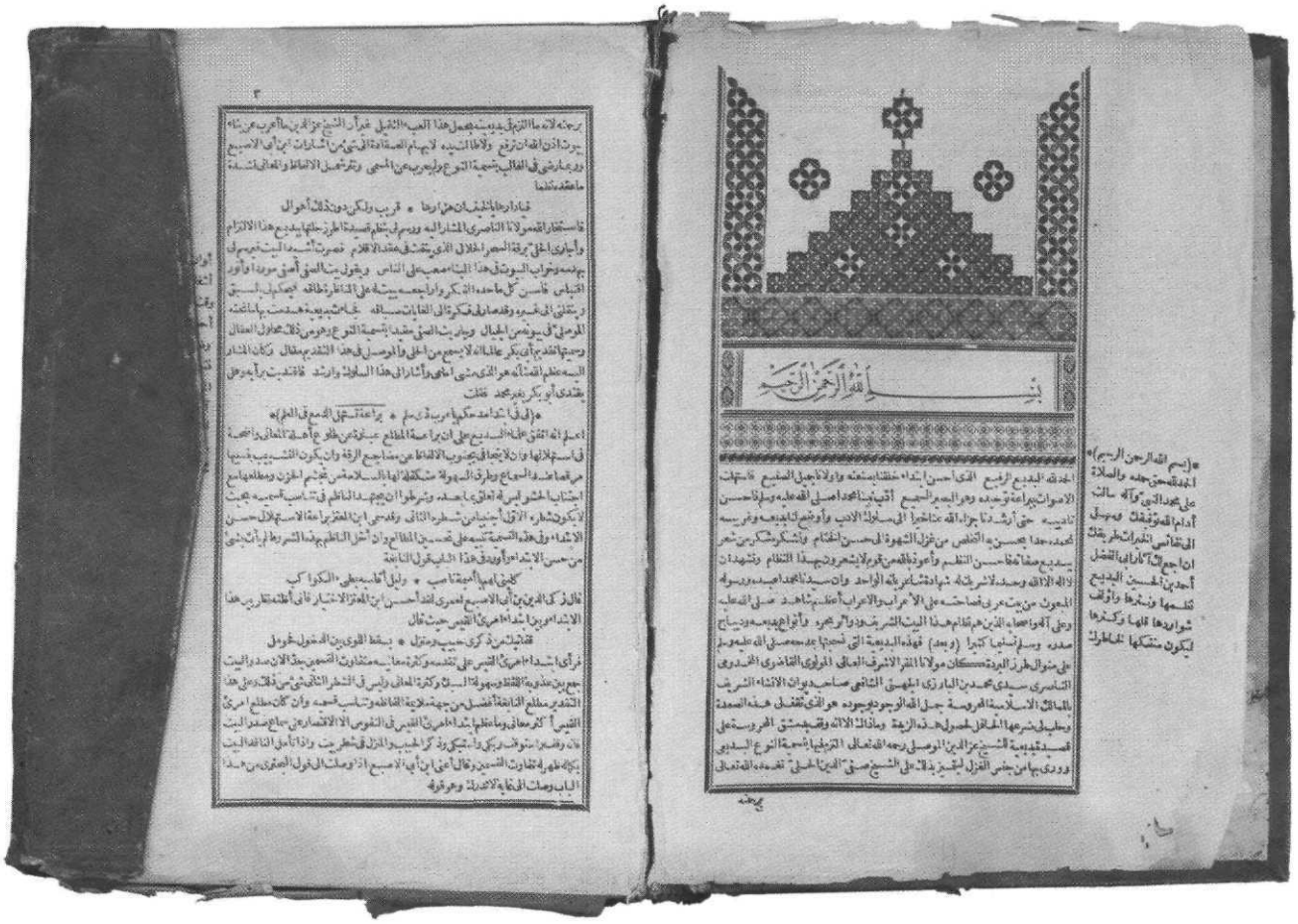
Le monde arabe bénéficia relativement tôt des progrès de l'imprimerie ; en effet, dès 1514, près d'un demi-siècle seulement après l'invention de l'imprimerie à caractères mobiles par Gutenberg, le premier livre en caractères arabes (un missel) fut imprimé en Italie. 25 ans plus tard, en 1537, le Coran fut imprimé pour la première fois à Venise. Mais il fallut toutefois attendre 1585 pour que le monde arabe accueille sa première presse. Elle était destinée au monastère de Quzhayya, situé dans les montagnes du Kesrouan (Mont-Liban). Les moines y imprimèrent en 1610 un psautier en langue syriaque. En 1706, le patriarche Athanasius Dabbas accueillit une deuxième presse dans son monastère d'Alep (Syrie), et le monastère de Choueir (Mont-Liban) reçut la troisième en 1724. La presse que ramena Napoléon lorsqu'il conquit l'Égypte en 1797 n'était que la quatrième du monde arabe, et contrairement à ce que l'on serait tenté de penser, elle fut rapatriée en France sur le même navire que Napoléon.

Un peu moins de vingt ans après le départ de Napoléon, le gouverneur égyptien Mohamed Ali importa des presses d'Europe et établit sur les rives cairotes du Nil l'imprimerie de Boulaq, qui avait de beaux jours devant elle. Elle devint en effet une grande maison d'édition, et publia durant les vingt premières années de son existence 243 titres, tous des classiques, sans compter le premier journal arabe : *Al Waqua'i al Misriyya* [*Les actualités égyptiennes*]. Cette imprimerie fonctionnait grâce à une équipe de techniciens égyptiens formés à Milan. À leur retour, ils réalisèrent sous la supervision de quelques techniciens européens, de beaux ouvrages imprimés à l'aide de caractères fabriqués en France et en Italie. Ces caractères, fondus par des Français et des Italiens, furent dessinés par des calligraphes damascènes et turcs que l'ambassadeur français au Moyen-Orient, Savary de Brèves, avait fait venir en Europe en vue d'établir une fonderie de caractères arabes en Italie. L'histoire a également retenu le nom de Abdallah Zaher, originaire d'Alep, qui a fondu lui-même en Syrie les caractères utilisés dans les monastères d'Alep et de Choueir.

Pendant près d'un siècle et demi, les artisans et les "oustawat"[1] des imprimeries de Boulaq ainsi que ceux des autres pays arabes perpétuèrent leurs traditions et leur savoir-faire, et réalisèrent avec succès la conception

***Kalila wa Dimna [Kalila et Dimna]*, Manuscrit syrien du XIIème siècle. Bibliothèque Nationale de France.**

1. Pluriel de "Ousta", terme d'origine grecque, en usage en Égypte et signifiant "maître" ,"contremaître" ou en général "patron".



Premières pages d'un livre publié à l'imprimerie de Boulaq, Le Caire, 1871.

graphique de dizaines d'ouvrages et de reliures, sauvegardant ainsi avec beaucoup de génie et de créativité la tradition graphique des anciens typographes orientaux, à l'aide d'unités typographiques fondues par des occidentaux.

Il faut toutefois savoir que les premiers livres réalisés en terre arabe sont bien antérieurs à l'invention de l'imprimerie. Le monde arabe est en effet l'héritier d'une longue tradition manuscrite vieille de neuf siècles, et dont il ne reste aujourd'hui que quelques rares et admirables spécimens. En effet, l'invasion mongole de 1258 mit a mal les fonds de manuscrits illustrés de Bagdad, 21 ans seulement après que Yehya Ben Mahmoud El Wasti ait mis la touche finale au chef-d'œuvre qui fut l'ouvrage fondateur de l'école de calligraphie de Bagdad, un exemplaire illustré des "maquamat"[2] de Hariri. L'invasion mongole détruisit ainsi un des fleurons du patrimoine culturel arabe, à un moment où les illustrateurs avaient complètement assimilé les influences persanes, turques, mongoles et byzantines, pour créer un style proprement arabe. Les fonds de l'école syro-égyptienne, qui sous les règnes Ayoubidde et Mamelouk avait produit des merveilles, ne furent pas non plus épargnés par l'invasion mongole. Les manuscrits illustrés arabes sont les héritiers des traditions copte, mésopo-tamienne et syro-byzantine, toutes antérieures à l'Islam, et qui ont à leur actif des manuscrits à contenus religieux, illustrés et rédigés en langue copte, syriaque et grecque. On peut même aisément faire remonter cette tradition aux papyrus millénaires de l'Égypte pharaonique, tels celui du livre de *L'avènement à la Lumière* (communément et à tort appelé *Livre des morts*), ornés d'illustrations polychromes au graphismes originaux et novateurs.

Malgré ce riche passé, l'art du livre arabe était systématiquement réduit à néant par les invasions et durant les longues périodes d'occupation, pour renaître et se développer pendant les périodes d'indépendance et de paix.

2. Terme signifiant littéralement "séances" et genre littéraire qui met en général en scène les tribulations du mendiant hâbleur. Y. Thoraval, *Dictionnaire de la Civilisation Musulmane*, Larousse, Paris, 1995.

Une naissance tardive et des débuts hésitants

Malgré le mouvement initié par l'imprimerie de Boulaq, et malgré la liste impressionnante des ouvrages qu'elle a publiés, et en dépit de l'apparition de nouvelles imprimeries en Palestine, à Mossoul (Irak), dans le Hijaz (actuelle Arabie Saoudite), et au Yémen, 75 ans s'écoulèrent sans qu'un seul livre pour enfants ne soit publié dans le monde arabe, à l'exception d'une traduction des *Fables de La Fontaine* par Mohammed Othman Jallal, parue en Égypte en 1874 et intitulée *Al Ouyoun el Yawaketh fi al Hikam wa 'l Mawaez* [*Du regard perspicace des proverbes et de la morale*]. Cette parution resta toutefois marginale et n'entraîna pas d'augmentation significative des parutions pour enfants. En 1897 parut enfin la première revue pour enfants : *Al Samir el Saghir* [*Le petit compagnon*], qui annonçait la renaissance politique et culturelle, le mouvement indépendantiste et la volonté de l'Égypte de s'affranchir du joug britannique. Les illustrations qu'elles contenaient étaient en partie des reproductions d'illustrations occidentales, mais elles comprenaient également les illustrations d'un artiste local qui signait "*Fadel*".

Quinze ans plus tard, les premiers livres illustrés pour enfants parurent en Égypte : *Al Qutaytat el Izaz* [*Les chers petits chatons*], *Al bint Al Hamraa* [*La fille rouge*], *Zouzou wa Foufou* [*Zouzou et Foufou*], et *Inda el Falahin* [*Chez les paysans*], tous parus aux éditions Dar el Maaref.

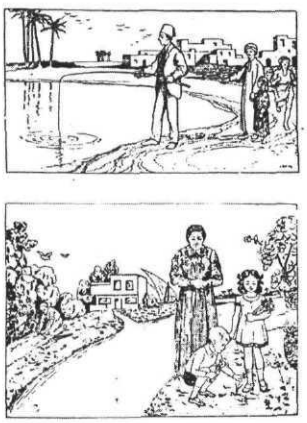
Mais cette période productive fut de courte durée et pendant de longues années, aucun livre pour enfants ne parut en Égypte.

Tout au long du XXème siècle, les magazines pour enfants contribuèrent à pallier le manque de parutions livresques destinées à la jeunesse. Les personnes qui étaient encore dans l'âge tendre durant les années 20 se souviennent de leur attachement à l'hebdomadaire *Al Awlad* [*Les Enfants*], qui leur fit découvrir leurs premières bandes dessinées (traduites ou adaptées, ou encore redessinées pour mieux s'adapter au contexte égyptien).

En période de pénurie, les enfants se rabattaient sur les manuels scolaires et beaucoup se souviennent avec émotion du livre de lecture *Al Quira'a Al Rachida* [*La Lecture bien guidée*], en usage dans les années 20 et qui contenait des illustrations dont la plupart étaient d'origine étrangère ou inspirées d'illustrations occidentales. Ce manuel constitua un progrès important dans le domaine des livres illustrés en Égypte, et il fait partie de la mémoire collective de plusieurs générations qui s'y sont attachées pendant leur enfance. Le cas de ce manuel est loin d'être unique : en effet, les revues et les manuels scolaires continueront à compenser le manque de livres pour enfants jusqu'à la fin des années 40.

Alors que la Deuxième Guerre mondiale était sur le point de prendre fin, et que s'annonçait la fin du cauchemar, les éditions Dar El Maaref prirent en 1944, une initiative qui allait influencer durablement l'édition pour la jeunesse dans les pays arabes. En effet, elles chargèrent un artiste de formation académique, Hussein Bikar, qui rentrait du Maroc où il avait enseigné, et qui avait effectué de nombreux séjours en Espagne, d'illustrer l'autobiographie monumentale de Taha Hussein, intitulée *Al Ayyam* [*Les Jours*]. Le succès de l'entreprise encouragea Dar El Maaref à lancer, moins de deux ans après la parution de ce livre, des collections de livres pour enfants. Une équipe d'écrivains et d'intellectuels fut chargée de mettre en œuvre ce projet, parmi eux : Kamel El Kilani, Mohammed Farid Abou Hadid, Mohammed Saïd El Eryan, Mohammed Atiah Elabrachi, Amine Doueïdar, Sayed Kotb et Amina El Saïd ainsi que le peintre Hussein Amine Bikar. Leur réussite marqua un tournant essentiel pour Dar El Maaref et fonda la tradition moderne arabe en littérature enfantine.

1



2

3

4

1. *Al Qutaytat el Izaz [Les chers petits chatons]*, premier livre pour enfants publié en Égypte, Dar el Maaref, Le Caire, 1912.
2. Deux illustrations extraites du manuel scolaire *Al Quira'a Al Rachida [La lecture bien guidée]*, Le Caire, 1924.
3. Illustration extraite d'un livre pour enfants paru au Caire en 1946.
4. La revue *Al Boulboul*, Le Caire, 1951.

Le renouveau de la période post-coloniale

En 1952, forte du succès de ses publications pour enfants, Dar El Maaref lança *Sindbad*, une revue hebdomadaire enfantine, qui avait le romancier Mohammed Saïd El Eryan pour éditeur en chef et Hussein Bikar pour directeur artistique et principal illustrateur. Cette revue s'adressait à la jeunesse de l'ensemble du monde arabe, qu'elle représentait comme un vaste territoire oriental aux paysages et aux populations très diversifiées. Les rubriques étaient rédigées en arabe simple mais correct et les illustrations au caractère oriental marqué étaient pertinentes et expressives. Cette revue avait une vocation nationaliste, pan-arabe, et humaniste manifeste. Elle contribua à créer un lien solide et durable entre les jeunesses des différents pays arabes, un lien qui perdure jusqu'à aujourd'hui.

Actuellement, le nombre de publications pour enfants connaît une croissance impressionnante dans tous les pays arabes. En effet, l'édition n'est plus l'apanage de quelques capitales (comme Beyrouth et Le Caire par le passé), et chaque pays arabe possède ses propres maisons d'édition et sa production d'ouvrages pour enfants.

Ce changement eut lieu lorsque les pays arabes obtinrent leurs indépendances, ce qui eut pour conséquence un développement de la classe moyenne et une intervention étatique plus forte dans les domaines de l'économie, de la culture et de l'information, aboutissant à un accroissement de la demande de livres pour enfants, à présent perçus comme un besoin social à part entière.

La croissance de la demande conduisit à une accélération de la production et de la distribution, entraînant également la publication d'ouvrages européens traduits à la hâte à des fins commerciales. Ces tâtonnements et ces tentatives improvisées avec plus ou moins de bonheur sabotèrent tout projet de formation planifiée des générations nouvelles d'écrivains, d'illustrateurs et de graphistes œuvrant dans le domaine de la littérature enfantine.

On commit la même erreur lors de l'introduction de la technologie offset qui détrôna les procédés d'impression traditionnels au début des années 60, en omettant de former les techniciens qui allaient la mettre en œuvre, et les concepteurs et les artistes qui allaient en bénéficier.

Cette anarchie réduisit à néant tout espoir de former des professionnels capables d'évaluer et de juger de la qualité de la production, et des lecteurs capables de faire la distinction entre les ouvrages de qualité et les autres. D'autre part, dans leur hâte de produire, les éditeurs n'avaient plus le loisir de planifier et se contentaient de choisir, parmi les manuscrits qui leur étaient proposés, ce qui leur semblait "valable", et ces pratiques perdurent toujours.

On assista également à un mouvement de renouveau dans la littérature enfantine en Tunisie et au Liban dans les années 50, ainsi qu'en Algérie après 1962. De nouvelles collections virent le jour, notamment des séries de bandes dessinées, qui font aujourd'hui encore la renommée de l'Algérie. Les années 60 virent l'avènement de nouvelles générations d'artistes, formés par Hussein Bikar à l'école des Beaux-arts du Caire, et des illustrateurs qui partageaient la vision de leurs collègues en matière de littérature enfantine illustrée. La discipline bénéficia également de l'apport d'intellectuels et d'écrivains venus se joindre à leurs collègues. Cette nouvelle génération d'illustrateurs (qui s'inscrivait dans le cadre des nouveaux courants intellectuels nationaux) élargit l'horizon de la profession, en introduisant de nouveaux procédés de dessin et de conception graphique, et se familiarisa avec des ouvrages étrangers novateurs, issus des jeunes écoles d'Europe centrale et d'Europe de l'Est.

Des années 70 à nos jours : nouveaux enjeux, nouveaux problèmes

Après la guerre d'octobre 1973, les Arabes, qui pendant sept longues années avaient ruminé leur humiliation et leur défaite, retrouvèrent quelque peu le moral. C'est dans ce contexte que fut fondée la première maison d'édition arabe, Dar El Fata El Arabi [La Maison du Jeune Arabe]. Ses publications, ses idées et ses textes novateurs, et la grande qualité des illustrations et de la conception graphique, inégalée à l'époque dans les pays arabes (œuvres des disciples de Hussein Bikar), recueillirent les suffrages des petits et des grands. La création de cette maison d'édition constitua une étape importante, et un progrès considérable dans le domaine. Cette tentative pionnière fit des émules, à l'instar de Dar Thakafat al Atfal, maison irakienne au sein de laquelle œuvrait une pléthore d'écrivains et d'artistes locaux, et qui publia plus d'un

Cachecol Al Rassam, Le carnet du dessinateur, Mohieddine Ellabbad, IMA / Mango Jeunesse, 1999.

million d'exemplaires de livres pour enfants par an durant les quinze années de sa courte existence. Aujourd'hui, pour cause d'embargo, cette maison d'édition est au chômage et la seule nouvelle publication enfantine dont disposent les enfants irakiens est une revue illustrée bisannuelle financée par la Croix-Rouge Internationale.

Après 1975, le Liban, la Syrie, la Tunisie, le Bahreïn, l'Arabie Saoudite, le Qatar, les Émirats Arabes Unis, le Yémen, le Soudan, le Maroc et la Libye virent tous une augmentation du nombre d'ouvrages pour la jeunesse publiés chez les éditeurs locaux. En Palestine avec l'avènement de l'autorité palestinienne au début des années 90, de petites organisations non gouvernementales naquirent en Cisjordanie et tentent aujourd'hui de publier des livres pour enfants conçus localement, en vue de créer une édition affranchie de la propagande et du discours politique dominant.

À la même époque, quelques grandes maisons d'édition privées du monde arabe se tournèrent vers leurs sections jeunesse et entreprirent de les développer, au point que certaines atteignirent la taille et l'envergure de petites maisons d'édition indépendantes et spécialisées. À présent, les pays arabes rivalisent d'ingéniosité pour améliorer la qualité de leur production, en investissant dans l'édition de jeunesse et en participant régulièrement aux salons internationaux spécialisés.

Le nombre d'albums illustrés est en nette progression, mais la distribution demeure faible, malgré l'augmentation du nombre des moins de 18 ans - aujourd'hui plus de 132 millions - et la baisse relative des prix publics, surtout lorsqu'on les compare au prix pratiqués dans les pays industrialisés. Les problèmes posés par la commercialisation des livres en dehors de leurs pays d'édition, et ce notamment pour des raisons de conversion de devises[3] , en handicapent sérieusement la diffusion.
À ceci s'ajoute le fait que les bibliothèques publiques et scolaires ne s'intéressent pas beaucoup à l'acquisition de ce type d'ouvrages, ce qui n'est pas pour encourager les maisons d'édition à investir dans la littérature enfantine. Ainsi, les tirages se retrouvent en nette diminution par rapport à ceux d'il y a une trentaine d'années, et l'édition pour la jeunesse perd le bénéfice de l'immense potentiel que constitue le marché arabe. Les revenus des écrivains et des illustrateurs s'en trouvent considérablement diminués, ce qui les empêche de se consacrer pleinement à leur vocation.

Le genre le plus répandu actuellement est le conte illustré destiné aux enfants de plus de sept ans, généralement peu volumineux. Quant aux autres genres, ils manquent presque complètement à l'appel, et les livres destinés aux enfants en âge préscolaire ou encore aux plus de quatorze ans sont extrêmement rares.

Ill. Salah Bayssar. La vie de Mahomet en 20 histoires. حياة محمد في عشرين قصة **Al Towab Youssef, Dar Al-Shorouk, 1999.**

Au fur et à mesure de nombreuses évolutions (augmentation des échanges et de la multiplication des contacts avec les maisons d'édition étrangères à l'occasion de salons internationaux ou d'autres manifestations du même genre, progrès des télécommunications), la nécessité de la création d'institutions d'enseignement et de formation aux métiers du livre a fait son chemin chez les professionnels du livre arabe.Il convient cependant d'insister sur la nécessité d'une planification à long terme, sans hâte inutile, en vue de former des générations nouvelles de créateurs, étant donné que le but n'est pas uniquement de publier une quantité toujours plus grande de livres en vue de satisfaire la demande croissante du marché arabe en pleine expansion, mais de promouvoir une littérature de jeunesse de qualité.

Mohieddine Ellabbad
Auteur-illustrateur, Le Caire, Égypte

traduit de l'arabe par Samar Haïdar

iconographie des pages 20, 22, 23 et 24 fournie par l'auteur.

3. Certains pays arabes comme l'Égypte, la Syrie et l'Algérie avaient des régimes socialistes, ce qui dans leurs cas posait des problèmes de circulation et de conversion des devises.